



IV

*Le papa (après le mariage).* — C'est une bonne affaire que d'avoir pu placer une fille comme celle-là : mais où, diantre ! vais-je prendre les 250 livres d'or ? Toute ma fortune n'y suffirait pas !



V

*Le colporteur de drogues.* — Soyez donc assez bon de m'encourager un peu. J'ai ici la meilleure drogue pour supprimer l'embonpoint et faire perdre au-dessus de 50 livres par mois.  
*Le papa (rari).* — J'achète toute ta cargaison, bonhomme...



VI

... Mon gendre, tu n'aimes pas à rester oisif. J'ai à te proposer un voyage de plaisir et d'affaires à la fois. Nous serons juste trois mois absents. Au retour, je ferai peser ma fille et tu recevras ton or. (*A part.*) Un bon petit truc pour se débarrasser de lui pendant que la drogue opérera...

Il se présente chez les personnes soupçonnées, décline son titre et, profitant du trouble dans lequel son apparition jette l'inculpé, il lui met brusquement la carte sous le nez.

—Reconnaissez-vous cette écriture ? dit-il.

Son œil ne quitte pas celui du patient. Malheur à celui qui hésite, il subit un interrogatoire en règle.

Il interroge aussi les domestiques qui s'empressent de raconter partout que leur maître est recherché par la police : cela fait toujours plaisir.

Le mois de juin tirait à sa fin ; l'agent avait en vain interrogé plus de trois cents personnes, lorsque, un après-midi, il se présenta à la trois cent vingt-deuxième adresse, chez un sieur Dubois, industriel. Madame Dubois était seule dans son salon.

Une bonne introduit l'agent qui plonge son œil de lynx dans celui de la maîtresse de la maison ; sans prévenir, il lui plaça la carte sous le nez.

—Reconnaissez-vous cette écriture ? dit-il à brûle-pourpoint.

Effrayée, la pauvre femme fit un saut.

—Vous vous troublez ? remarqua l'agent.

Elle remarqua la carte.

—Mais, monsieur, dit-elle... c'est l'écriture de mon mari.

Enfin ! L'agent réprima un geste de triomphe : un policier doit être maître de lui.

—Pesez bien vos paroles, madame ; êtes-vous prête à maintenir votre affirmation en présence de présence de témoins ? — Qui êtes-vous, monsieur, pour me poser cette singulière question, un employé des postes, sans doute ?

—Non, madame ; je suis agent de la sûreté.

A ces mots, madame Dubois pâlit.

—Ah ! mon Dieu ! qu'a fait mon mari ?

—Je ne puis pas vous le dire, le parquet le lui apprendra. Voilà six mois que la police le recherche.

Madame Dubois, épouvantée, attend avec impatience son mari. A son retour, elle lui raconte la visite de l'agent ; elle l'accable de questions.

—Qu'as-tu fait ? Ne me cache rien.

—Je t'assure que je ne comprends pas.

—Tu as fait de mauvaises affaires ?

—Ah ! tu m'ennuies à la fin.

—Voilà six mois que la police te recherche ; il s'agit d'un crime au moins. Oh ! que je suis malheureuse !

Madame Dubois éclate en sanglots. Toute la nuit, ce sont des reproches, des larmes ; l'infortuné mari en perd la tête.

M. Dubois est invité à se présenter au parquet.

Enfin, il va connaître l'horrible mystère.

Il comparaît devant un greffier. Il doit décliner ses noms, prénoms, âge, profession.

—Vous n'avez subi aucune condamnation !

—Aucune ; mais de quoi m'accuse-t-on ?

—Reconnaissez-vous avoir envoyé cette carte au sieur Lecornu dit le grellier en lui montrant le corps du délit.

—Oui, monsieur ; cette carte est de moi.

—Lisez ce que vous avez écrit.

—“ Mon cher ami, mes meilleurs souhaits.”

—Voilà pourquoi vous êtes ici.

—Cela fait six mots, affranchissement insuffisant d'où contravention.

—Et c'est pour dix centimes que la police me recherche depuis six mois !

—Pas pour autre chose.

—Elle est raide celle-là !

—Soyez convenable ; n'aggravez pas votre situation.

—Mettez que je n'ai rien dit.

L'administration des postes vous convoquera pour transiger. Comme les renseignements pris sur vous sont bons, peut-être s'en tiendra-t-elle à un simple procès-verbal. Une autre fois, écrivez : “ Cher ami, mes meilleurs souhaits,” par exemple, ou bien : “ Mon cher ami, meilleurs souhaits,” ou bien encore : “ Mon cher ami, mes meilleurs.”

—J'ai compris.

—Ne dépassez pas cinq mots.

—Je me le tiendrai pour dit.

Et vous, cher lecteur, imitez-le !

EUGÈNE FOURNIER.

## UN AVEU INVOLONTAIRE

*Philidor.* — Les gens disent qu'un baiser... quand il n'y a pas de mous-tache, c'est comme un œuf sans sel. Qu'en dites-vous ?

*Ernestine (hésitante).* — Je ne sais pas... J'ignore... Le fait est que je n'ai jamais...

*Philidor.* — Jamais quoi ?

*Ernestine.* — Mangé d'œuf sans sel.

## NE LE SAIT PAS ENCORE

—On dit qu'elle s'est mariée pour l'argent.

—On a tort. Elle a cru qu'elle se mariait pour de l'argent, mais elle s'est trompée.

—Alors pourquoi s'est-elle mariée ?

—Elle ne le sait pas encore.

## C'ÉTAIT PLUS QU'IL N'EN POUVAIT SUPPORTER

*Le client.* — Eh bien, Jos, que pensez-vous du sermon de Monseigneur, dimanche dernier ? Je vous ai vu à l'église.

*Le barbier.* — Oui, monsieur, j'étais là ; mais pour dire le vrai, il y avait devant moi un homme dont les cheveux avaient si outrageusement besoin d'être coupés que je n'ai pas entendu un seul mot du sermon.



VII

... (*A son cuisinier.*) Tu entends bien, une forte dose de ceci dans tout ce que ma fille mangera. N'oublie pas cela et garde le secret...



VIII

... (*Au retour du comte.*) Bienvenu, cher comte ; embrasse ton épouse chérie, puis allons la peser. Je brûle de te remettre ce qui t'appartient.



IX

*Le comte (après le pesage).* Grand Jupiter ! Dire qu'il me faudra endurer cette affaire-là pour 81 livres d'or seulement ! Oh ! si mes principes pouvaient s'allier avec le divorce...